

fi absurde d'ailleurs par tant de raisons palpables. C'est à peu près ainsi que l'Auteur défend la sagesse & la bonté de Dieu contre les objections embarrassantes de Bayle. Ceux qui les connoissent pourront juger mieux par le Livre même de la force des réponses. Ch. X. & XI.

Après cela il est aisé de concevoir que l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes & les autres, est la source la plus pure de nos plaisirs, d'autant plus qu'elle est indépendante de la malignité des hommes & des disgrâces de la fortune.

Quand Dieu n'exigeroit rien des hommes, nous ne pourrions refuser à son infinie sagesse le tribut de notre admiration, & à sa bonté l'hommage de notre amour. Nous devons jouir des biens qu'il nous offre, sans murmurer de ceux qu'il nous refuse; par-là nous goûterons mieux nos plaisirs, & nous sentirons moins nos peines. On les perd de vûë en se portant vers d'autres objets. La réflexion sur ce qu'on souffre, double au moins la souffrance: en nous persuadant que Dieu nous aime, nous nous soumettons sans effort; & quand nous nous connoissons bien, nous le remercions de n'accorder pas tout à nos désirs.

Les biens que nous offre la nature ne sont pas tous du même prix; il faut y regarder de près: toutes les méprises sont funestes. Outre qu'on ne peut, sans se dégrader, donner aux plaisirs des sens la préférence sur ceux de l'ame; l'expérience convainc, que les premiers sont rarement sans mélange, qu'ils reçoivent de l'esprit & du cœur ce qu'ils ont de plus délicieux, & qu'ils n'ont guères de durée que celle qu'ils empruntent d'un besoin passager; dès qu'ils vont au-delà, ce sont